

Médecin résistant au sein de l'Organisation civile et militaire (OCM-BOA -bureau des opérations aériennes) dans le Pas-de-Calais, le docteur Poiteau est arrêté le 8 octobre 1943 et emprisonné à Arras. Il a 31 ans. Déporté NN le 4 mai 1944 successivement dans les prisons Saint-Michel à Bruxelles, Koblenz, Francfort/Main, Cottbus, Leipzig, Breslau, il passe ensuite dans les camps de Gross-Strehlitz, Gross-Rosen, Dora et Bergen-Belsen. Matricules 82420 et 110759. Il est libéré par les Canadiens le 15 avril 1945.

### [L'arrivée au camp]

[Gross-Rosen, 31 octobre 1944] Le Block 9 est assigné à notre groupe. Il comprend deux ailes symétriques « A » et « B ».

Je me retrouve à l'aile « A », vêtu d'un « rayé deux pièces » portant le numéro 82420 assorti d'un « F » et souligné d'un triangle rouge, avec une paire de galoches et un bonnet en tricot.

Vêtements, objets personnels, montre, alliance... tout m'a été enlevé.

Mes cheveux sont taillés en brosse, partagés en deux parties égales par une large raie dénudée au rasoir, allant du front à la nuque. Ce qui est d'un grotesque achevé.

### [La vie au camp]

A 400 environ (autant à l'aile « B »), nous nous partageons quelque 120 mètres carrés de plancher, mangeant debout, couchant sur le sol où des paillasses sont déroulées chaque soir, sous l'autorité absolue d'un chef d'aile rhénan et d'un chef de Block viennois, tous deux détenus de droit commun.

Le coucher est un problème, résolu à coups de pied et de trique : sur le côté, en chien de fusil, étroitement imbriqués les uns dans les autres. Dormir dans ces conditions est un autre problème. La nuit est ponctuée de gémissements, de plaintes, et de ruades involontaires.

L'alimentation ressemble à celle de la prison, en plus grossière. Mais le morceau de pain est plus gros : environ 400 g. pour la journée. La soupe (au chou, au rutabaga, à la betterave) est distribuée dans des récipients hétéroclites : gamelles de toutes nationalités, bassines, vieilles boîtes de conserve, et même pots de chambre.

Chose étonnante, nous ignorons tous relever du décret « Nuit et Brouillard » (Nacht und Nebel : N.N. par abréviation), alors que nous le subissons depuis que nous avons quitté la France. Mais nous n'en ignorons pratiquement aucune des conséquences... : interdiction de jamais quitter le camp, où nous devons mourir dans le secret, interdiction d'y faire autre chose que des corvées et des travaux manuels pénibles ; interdiction de communiquer avec qui que ce soit ; interdiction de recevoir des lettres et des colis, d'avoir des nouvelles du monde extérieur, de posséder un seul objet personnel... et la mort assurée en cas d'évasion, ou de tentative d'évasion...

### [Le travail]

Sitôt immatriculé, je suis envoyé au travail en bordure du camp : terrassement et portage de pierres sur l'épaule, sous la conduite de Kapos, eux-mêmes surveillés par des SS l'arme au pied ou à la bretelle. Après l'inaction prolongée de la prison, c'est épuisant.

Une brutalité extrême règne ici. En quelques jours, nous en avons deux exemples, puis j'en fais personnellement l'expérience, heureusement sans suites graves :

Dans les premiers jours de novembre, un Belge reçoit sa ration de soupe en rentrant dans le Block, l'absorbe, puis sort par une fenêtre pour essayer de toucher une seconde ration. Il est découvert. Le chef d'aile lui administre alors une terrible correction, en terminant par des coups de pied dans le ventre. Renvoyé au travail, le malheureux doit y passer l'après-midi. Le soir il est pris de vomissements et me demande de l'examiner. Il présente un syndrome péritonéal. Mais le chef d'aile (que nous surnomons à partir de ce moment « le matraqueur ») refuse de l'envoyer au Revier (infirmerie) et lui administre une nouvelle correction aussi sauvage que la première. Le Belge meurt dans la nuit.

Quelques jours après, je fais équipe avec deux Français et un Flamand pour charger des pierres dans un wagonnet. A la suite d'une fausse manœuvre du Flamand, notre wagonnet dévale la pente et déraille... Le Kapo lui saute alors dessus, le jette à terre et le piétine, sous l'œil amusé des SS qui laissent faire comme si cela ne les

regardait pas... Le soir, notre matraqueur refuse d'envoyer le Flamand au Revier. Celui-ci meurt dans la nuit très probablement d'hémorragie interne.

Un autre jour de ce début novembre, j'avance dans la file des porteurs de pierres, avec un bloc sur l'épaule, sans faire attention à un SS devant lequel je vais passer. Arrivé à sa hauteur, celui-ci glapit « Mützen ab ! » (Otez le bonnet !) et me lance à la volée sa botte en dessous du ventre. C'est instantanément le trou noir ... Quelques instants après, je reprends connaissance en marchant comme un automate, encadré par deux Arrageois qui me soutiennent sous les bras, après avoir remis ma pierre en équilibre sur l'épaule.

### [La sélection]

Au Block 8.

[...] Un médecin juif venu d'Auschwitz se trouve au block 8, où il arrive en même temps que moi : le docteur Bregner. Il a exercé en Autriche avant l'Anschluss, s'est réfugié en France et a été arrêté à Nice. Il me dit à propos d'Auschwitz : « Ils tuent des gens comme vous et moi avec un gaz toxique ». Par lui j'apprends comment les Juifs, les Tziganes, et les A.K.S. (inaptes au travail, en argot de camp) passent dans les chambres à gaz.

Après le 15 janvier, des convois venant d'Auschwitz transitent par Gross-Rosen. Avec une majorité de Juives, dont nombre ont les pieds gelés.

### [La quarantaine – Le Revier]

Pendant la quarantaine, nous sommes isolés du reste du camp par des barbelés. Avec un espace libre entre notre block et un block de Juifs qui lui fait vis-à-vis. L'appel se fait à l'intérieur.

Vers le 13 novembre, quatre Belges viennent me trouver ensemble : « Tu es médecin. Qu'est-ce que nous avons ?... Ils ont la diphtérie. Je les présente au matraqueur qui, furieux, commence par m'envoyer au sol à coups de « gummi » (sa matraque en caoutchouc), puis en parle au chef de block, qui informe le chef du camp, lequel avertit le médecin chef SS. Le même jour, un autre cas de diphtérie est découvert à l'aile « B ». Les médecins qui s'y trouvent (André et Capellier, Belges – Artisson, Dufлот et Cualacci, Français) parviennent à me le faire savoir.

A partir de ce moment, ce sont des cas graves en série : diphtérie, érysipèle, pneumonie, septicémie, dysenterie, scorbut... sans compter de nombreux cas de gale, des abcès, des plaies...

Relevant du décret « Nuit et Brouillard », ma compétence médicale, comme celle de mes confrères belges et français, n'est pas reconnue. Le chef de Block accepte cependant que les docteurs André et Artisson, qui parlent couramment l'allemand, organisent le dépistage des contagieux. Et les docteurs Cappelier et Cualacci me rejoignent à l'aile « A » où je ne puis, seul, faire face.

Matin et soir, nous regardons systématiquement les gorges, et nous veillons à ce que tous se gargarisent avec une solution de permanganate. C'est le seul désinfectant mis à notre disposition. Nous en faisons une solution dans les bacs en ciment de la salle d'eau, dosée à vue de nez.

Un médecin polonais du Revier (qui parle fort bien le français) vient chaque jour après l'appel du soir. A l'aile « A », je lui présente les malades. Il emmène avec lui les contagieux, et quelques malades parmi les plus graves. Il lui arrive de laisser une poignée de comprimés de sulfamides et des pansements en papier, ce qui, de toute façon, est très insuffisant.

Chaque matin, des « Totträger » (porteurs de morts) viennent chercher les cadavres, pour les mener au crématoire. En attendant, les morts de la journée et de la nuit sont déposés, nus, dans un réduit servant aussi de réserve à pain.

Pendant trois semaines, les décès se succèdent à l'aile « A » comme à l'aile « B ». Dans la journée, les camarades meurent à côté de nous. Et chaque matin au réveil nous relevons un ou plusieurs cadavres...

Je me rappelle particulièrement deux d'entre eux :

- Abel Guidet, Député-Maire de Bapaume, mort de pneumonie à l'aile « B ». Informé de son décès, je quitte en cachette l'aile « A » pour participer à la prière que l'abbé Charles Deconninck dit dans le réduit où son corps a été déposé... Le chef de block surgit. Stupéfait de voir une douzaine de Français au garde-à-vous devant un cadavre, il nous disperse à coups de trique.

- Charles Vandamme, masseur à Arras, mort de septicémie à l'aile « A », entre le docteur Cualacci et moi. C'est l'heure de la soupe. Agonisant, il nous demande de l'aider à aller chercher sa ration, puis il la donne « pour les copains », quelques minutes seulement avant de s'éteindre.

[...] Le sort des diphtériques admis au Revier nous est révélé par un survivant qui revient au Block après trois semaines d'isolement, guéri de son angine mais atteint de polynévrite diphtérique : ni lui, ni aucun des autres malades n'ont reçu de sérum. Il semble que tous, sauf lui soient morts.

Début décembre, la neige tombe jour après jour. Un froid intense suit.

Le nombre des morts diminue progressivement. Mais nous sommes tous affaiblis, amaigris. Beaucoup (et j'en suis) présentent des oedèmes de carence.

Vers le 20 décembre, la quarantaine est levée. Et un SS hilare nous annonce que Hitler « dans sa très grande bonté », nous a transformés de « NN » en « Häftlinge<sup>1</sup> ». [...]

Bilan approximatif de ces six dernières semaines : plus de 100 morts au block 9 même, et au moins autant au Revier [...].

### [Evacuation - Dora à Bergen-Belsen]

Notre convoi a quitté Dora le **mercredi 4 avril 1945**. Ce matin-là, je me suis réveillé dans un confortable cadre (confortable étant très relatif, bien entendu) individuel garni d'une paillasse et d'une couverture. A 3 kilomètres, la ville de Nordhausen brûlait toujours. Et le bruit courait que le Revier (y compris le Block 17-A où je me trouvais n'évacuerait pas ; qu'il serait délivré sous 48 heures...

Puis brusquement, vers 9 heures, préparatifs fébriles de départ : ordre des SS. Sur les conseils impératifs des docteurs Grunefend et Kowalik, tous ceux qui sont en état de marcher doivent s'y préparer. Pour ma part, j'ai deux chemises et deux tricots sous ma chemise, en dessous de mon rayé. Et roulé ma couverture en sautoir par-dessus l'épaule.

Nous touchons 1/6<sup>ème</sup> de « petite boule » de pain (environ 240 g.) et un doigt de margarine. Je mange immédiatement ce viatique, comme le font tous ceux qui vont partir avec nous.

Herbert, le Pflieger<sup>2</sup> de la salle 2 (un communiste qui a réussi à survivre à l'intérieur du système concentrationnaire depuis sa création) me dit qu'il est préférable de ne pas courir le risque de rester sur place en se cachant. Qu'à la dernière minute, les S.S. sont capables de tout...

Vers 10h 30, médecins et Pflieger de l'ensemble des Blocks-Revier sont appelés au Block-Ambulance. Là, on nous remet des brassards timbrés « Häftlings-Art ».

De retour au Block 17-A, nous trouvons le docteur Kowalik occupé à faire lever tous ceux qui peuvent se tenir debout. Nos confrères belges Mattez et Niemeghers, bien que malades, sont expulsés de leur cadre, et obligés de se préparer. Comme Français, ne reste au Block que Paloc (de Montpellier) qui est dans l'incapacité manifeste de bouger.

Pas de médicaments, pas de pansements prévus pour le « transport ».

Vers 11 heures, nous sortons en groupe du Block 17-A. Sur la place d'appel, un sous-officier S.S. nous prend en charge, avec la triste colonne de malades et d'éclopés qui suit. Il nous conduit à la gare du camp, face à l'entrée du « Tunnel »<sup>3</sup> où des V.1 et des V.2 étaient montés, il y a quelques jours encore... Au passage, deux solides gaillards de la « maîtrise » du camp nous fouillent rapidement, sous l'œil approbateur du sous-officier S.S. ... Ils nous dépouillent en un tournemain de tout superflu valable [...].

Nous embarquons, à 80 dans un wagon à marchandises couvert. Sous la garde de trois S.S., dont deux âgés sont assez corrects (tout est relatif) et un jeune caporal plutôt « vache » (même pour un S.S.)... Sans motif, il nous fait lever, asseoir, donne des coups de botte, etc.

Pas de ravitaillement, pas de vivres de route pour nous. Hormis les 240 g. de pain reçus ce matin, nous n'aurons rien à manger de tout le trajet, quelle qu'en soit la durée. Et nous ne pourrons absolument rien faire médicalement pour ceux qui sont avec nous.

Nos SS touchent un chien, genre berger. Sale bête, au poil roux décoloré, qu'ils excitent contre nous. Ils reçoivent également du pain et des boîtes de conserve. Ainsi que du pain spécial pour leur chien.

---

<sup>1</sup> Détenu

<sup>2</sup> Infirmier

<sup>3</sup> Tunnel creusé dans la montagne dans lequel étaient assemblés les V1 et V2 ; il servait aussi de camp de concentration.

Pour leurs aises personnelles, ils nous font évacuer une surface équivalant à l'ouverture maxima de la porte coulissante, sur toute la largeur du wagon. La porte maintenue largement ouverte, ils nous refoulent aux deux extrémités du wagon, à coups de crosses et de bottes. [...]

Je me cale comme je peux, les talons aux ischions. Tout contre moi se serrent les docteurs Mattez et Niemeghers, Robert Lemoine (de Paris), Bouthors, Chambatte (de Lyon)... Serrés, car l'espace nous est limité... Chambatte a avec lui un colis Croix-Rouge. Son frère, requis du travail obligatoire, a réussi à le lui faire passer par un civil allemand travaillant au « tunnel ». Jusqu'à épuisement de ce colis, il le partage intégralement avec les Français et les Belges que le hasard a rassemblés dans cette partie du wagon. Ce qui est malheureusement trop vite fait...

Le train démarre. Après un détour, nous voici à Elrich. Nous y voyons des colonnes de « rayés » qui évacuent à pieds sur la route. D'autres sont entassés dans des wagons, qui sont peu après accrochés à notre train. Le soir, arrêt en rase campagne, dans un lieu inconnu. La voie ferrée a été coupée. Pendant me semble-t-il, un temps fort long, nous stationnons, cependant que tombe interminablement une pluie fine. Rien à manger, à présent. Et rien à boire.

Première nuit pénible. J'arrive à dormir un peu.

**Jeudi 5 avril 1945.** Il fait soif. Les SS consentent à nous donner quelques gamelles d'eau : quelques litres, à partager à 80.

Vers midi, on nous fait changer de wagon. Comme il pleut, et que le train ne comporte que 4 wagons couverts, ces messieurs se sont aperçus que le wagon des femmes (les putains du « Kapouf ») est percé, et prend l'eau. En conséquence de quoi, les occupants de notre wagon doivent permuter avec elles...

Nous prenons ainsi possession d'un wagon plus petit, fort humide. Au-dessus de ma tête, une petite gouttière glacée inonde mon rayé de façon très désagréable. Malgré tout, nous sommes relativement au chaud. Et surtout à l'abri. Par comparaison avec les camarades entassés dans des wagons découverts qui supportent directement le vent et la pluie ou sont simplement protégés par des bâches.

Nuit médiocre. Je la passe sur une couverture trempée, serré contre Chambatte qui tente d'ajouter une protection supplémentaire (et illusoire) avec une couverture qu'il avait en réserve. Je dors malgré tout d'un sommeil entrecoupé de réveils douloureux et de crampes.

Le colis de Chambatte n'est plus qu'un souvenir. Mais grâce à lui, nous avons quelque chose de réellement nutritif dans l'organisme. Ce que n'ont pas nos malheureux camarades, qui n'ont rien absorbé depuis le fameux 1/6<sup>ème</sup> de « petite boule » de pain touché au départ. Je plains ces camarades. Cependant les idées s'enchaînent trop difficilement pour dire que j'éprouve un sentiment profond. La souffrance de chaque minute, des carences diverses, l'épuisement nerveux, la hantise de ce qui va se passer dans une heure ou demain, émoussent la sensibilité ... Tout ce que je puis faire, dans le soir qui tombe, est de formuler une courte prière. Ou plutôt une intention de prière, tant l'abstraction mentale est difficile.

**Vendredi 6 avril 1945.** Brouillard le matin. Pluie dès midi.

Au réveil, nous avons découvert deux morts. Notre wagon fait eau de plus en plus. Les SS sont obligés de tendre une toile de tente au-dessus d'eux pour se protéger.

Vers midi, les SS nous donnent quelques gamelles d'eau. Puisée dans le ruisseau qui longe la voie ferrée, elle contient des débris végétaux et de la boue... et certainement une flore microbienne importante...

Les SS mangent cependant d'un bon appétit. De temps à autre, ils donnent un petit morceau à leur chien... Deppe, détenu de nationalité allemande, en reçoit même un morceau. Et, pour remercier, pique un garde-à-vous à la prussienne...

Un SS nous lance un fragment de pain spécial pour chien, dont sa bête n'a pas voulu. Nous nous le partageons. Le morceau qui m'échoit a la taille d'une noisette. Il croque sous la dent, et l'analyse gustative permet d'identifier de la poudre d'os, des déchets de viande, avec un liant de nature indéfinissable.

Le temps passe. Avec l'obscurité, la faim est plus impérieuse. Et avec la faim, l'agitation. La position accroupie, maintenue pendant des heures d'affilée, engendre des crampes. Les pieds, engourdis par le froid gonflent dans les chaussures et les galoches. Les Polonais crient. Les Russes frappent au hasard, apparemment sans rime ni raison.

**Samedi 7 avril 1945.** Le matin nous révèle 2 nouveaux morts. Vers midi, nous stationnons dans une gare. On nous fait descendre de notre wagon pour nous loger dans un autre, qui vient d'être accroché à la queue du train... Wagon couvert, solide celui-là, et étanche, de nationalité italienne.

Les cadavres sont laissés sur place, le long du ballast.

Nous reprenons nos places respectives : les détenus aux deux extrémités, et les trois SS au milieu avec leur chien. La seule différence est que nos gardiens exigent plus d'espace vital.

La faim augmente. Avec des paroxysmes. Et la soif est toujours vive, plus pénible à supporter que la faim.

Le train avance à présent vers le nord, dans une plaine apparemment sans limites, sableuse, où la végétation paraît en avance par rapport à celle de la région que nous venons de traverser.

J'identifie au passage des cultures typiquement allemandes, de rhubarbe et de groseilliers épineux. Avec, de ci de là, quelques buissons fleuris, nous rappelant que le printemps est là, avec tout l'espoir du renouveau.

Vers le soir, l'agitation augmente. Avec la soif, cette intense sensation de besoin, qui embrase les muqueuses des lèvres à la gorge... Le vieux Mihaïlowski, qui fut Schreiber au Block 17-A, debout contre la paroi du wagon, se tord littéralement sous la faim et la soif qui le torturent.

**Dimanche 8 avril 1945.** J'absorbe le minuscule fragment d'hostie que Paloc m'a glissé en viatique de la part de l'Abbé Jean-Paul, travaillant au « tunnel »... Amère Pâques, mais Pâques quand même...

La nuit a été affreuse. Le matin, nous avons compté trois nouveaux morts. Les rapports entre les différentes nationalités s'aigrissent. Belges et Français se disputent pour la première fois. Puis ce sont les Français entre eux.

Mes pieds sont coincés par un Russe qui « sent la mort » (c'est la seule expression qui convienne) et qui n'a certainement plus un gramme de graisse sous la peau.

L'après-midi, nous stationnons dans une gare de campagne. Par-dessus l'épaule des SS, nous voyons de coquets pavillons ; une verdure printanière ponctuée de quelques fleurs... et des femmes, des jeunes filles, des enfants... et aussi de la troupe : territoriaux aux cheveux blancs sous l'uniforme de la Wehrmacht, mêlés à de très jeunes recrues en pantalons de ski et en tricots...

Toute cette humanité est rose, bien nourrie, apparemment peu soucieuse des événements qu'elle vit.

Ces gens nous regardent-ils ? ... C'est possible. Mais ils ne manifestent aucun sentiment... Peut-être craignent-ils les SS qui nous gardent ?...

Quant à nos trois SS, ils tuent le temps en mangeant. Ils se coupent soigneusement d'épaisses tranches de ce Brot dont la vue est devenue pour nous un supplice. Méthodiquement, ils y étendent une mince couche de graisse qu'ils extraient d'une boîte qu'ils ont mise en commun. Par-dessus la graisse, ils placent de la viande en gelée... Et quand cette préparation est achevée, ils mangent lentement, en s'aidant de leurs couteaux. Et en s'interrompant de temps à autre, pour boire une gorgée à leur gourde... L'heure ne semble pas leur apporter de soucis particuliers. Aux deux extrémités du wagon, notre état physique nous interdit toute velléité de révolte. Aussi ne semblent-ils penser qu'à cet interminable repas...

Lentement, ils font aller et venir leurs mâchoires. De temps à autre ils jettent un regard vide sur nous, qui n'avons d'yeux que pour leur pain. De temps à autre aussi, ils donnent un petit morceau à leur chien...

Et nous, les détenus ? Nous ne pouvons que regarder. Sous l'effet de la déshydratation, les visages se creusent, la peau se plisse, et les téguments deviennent poudreux... « cartonnés de gueule », réussit à plaisanter un Français...

Le train roule doucement. S'arrête. Repart. La voie traverse des bois de pins alternant avec des parcelles cultivées où on aperçoit de temps à autre un pêcher en fleurs. Entre deux rideaux de forêt, des chevreuils paissent tranquillement une herbe drue, à 100 mètres de la voie ferrée, non loin d'habitations dont nous distinguons les toitures... Notre caporal SS à l'œil bandé éclate de rire en les voyant, et vide son chargeur en direction des charmantes bêtes qui détalent...

Depuis que nous roulons, nous avons emprunté à peu près toutes les directions.... Le convoi avance, s'arrête des heures durant, repart, s'arrête à nouveau, fait marche arrière, etc.

Aux arrêts, les SS nous laissent descendre et faire quelques pas le long du ballast. Au cours d'une de ces promenades, je rencontre Draper (que j'ai connu à la prison Saint-Nicaise à Arras, sous le surnom de « Cosaque ») et un médecin polonais que j'ai connu au Block 17-B de Dora. Par lui j'apprends que les Blocks 17-A, 17-B et une partie du Block 39 font partie du convoi.

Vers le soir, nous reculons sur une voie de garage, en bordure d'un champ d'aviation. Les SS referment et bouclent les portes du wagon (en restant avec nous), et nous refoulent un peu plus aux deux extrémités. La nuit est agitée. La D.C.A. tire. Impossible de savoir ce qui se passe. Mais le wagon tremble sous les explosions toutes proches. Ce qui provoque des remous chez les Slaves.

Avec l'obscurité revient le cauchemar. Français et Belges se tassent, accroupis, en mélangeant jambes et bras pour offrir le moins de prise possible aux agresseurs éventuels... Russes et Polonais s'agitent comme chaque nuit, et cognent pour pouvoir s'allonger...

Les SS se désintéressent complètement des corps à corps individuels et collectifs qui agitent les extrémités du wagon. Dès lors que nous n'empiétons pas sur l'espace vital qu'ils se sont réservés, ils se contentent de regarder, sans intervenir... [...]

**Lundi 9 avril 1945.** Trois nouveaux morts, au lever du jour. Vers midi, le train fait une longue pause, près d'un bois. Ordre est donné de jeter tous les cadavres dans le fossé bordant le ballast. Il y en a tout au long du train... Combien ??? ...

Les Anglo-Américains seraient à quelques kilomètres de nous ... Un camp dans la région de Hambourg, vers lequel nous nous dirigeons, ne pourra accueillir notre « transport », faute de place... E le chef de train aurait fait demander à un camp à proximité s'il pouvait recevoir les 3 000 détenus que nous représentons.

Au début de l'après-midi, une locomotive nous fait faire une dizaine de kilomètres en marche arrière. Et le train s'immobilise dans une gare en pleine campagne, le long d'un quai découvert qui se termine par un butoir, la voie ferrée s'arrêtant là.

Un ordre guttural court le long du train : « Alle raus »...

Sur un mur je lis BERGEN-BELSEN.

Avec les autres détenus, trop affaibli pour pouvoir bien me tenir, je boule sur le quai...

Au cours de cette journée, deux de mes voisins immédiats, de pauvres Russes, me donnent le spectacle insolite de la mort par inanition. Pendant plusieurs heures, ils ont présenté, l'un et l'autre, des alternatives de torpeur et d'agitation avec des accélérations et de ralentissements du pouls et du rythme respiratoire. Et dans les deux cas, la période terminale a été très rapide, avec mort par syncope cardiaque...

Le premier expire quelques minutes avant que nous n'entrions en gare de Bergen-Belsen. Ne pouvant rien faire d'autre à ce moment, j'ai la main sur son poignet et tâte son pouls. Et c'est ainsi que je perçois une dernière pulsation, qui n'est suivie d'aucune autre...

Le second, encore vivant à l'arrivée, ne peut décoller du plancher du wagon au moment de descendre. Nous devons le prendre par les bras et les jambes. Et il arrête de respirer, aussitôt sur le quai...

#### [L'arrivée au camp]

[Bergen-Belsen] Au sortir de la gare, nous sommes mis en colonne et prenons la direction du camp d'entraînement de Bergen, tout proche. Les malades des Blocks 17-A, 17-B, et 39 de Dora prennent la queue de la colonne. Il est 16 heures en gare, quand nous nous ébranlons pour un parcours qui nous a paru être de deux kilomètres, mais en réalité nettement moins long. Sur la route, nous croisons des colonnes de soldats allemands, motorisés ou non, une colonne de « rayés » juifs de tous âges et des deux sexes, ainsi que des prisonniers de guerre français... Ceux-ci demandent à la cantonade « Y a-t-il des Français parmi vous ? » Ils crient des encouragements « Les Alliés arrivent » « C'est la fin », etc.

J'ai pu, sans être vu des S.S. en serre-file, faire savoir que j'étais français. On veut me jeter du pain. Mais, malgré la faim qui me tenaille, la certitude du sort qui m'attend si les S.S. s'aperçoivent de la chose m'oblige à ignorer ces compatriotes.

Au camp d'entraînement S.S. de Bergen, ce sont des arrivées incessantes de « rayés », qui semblent déboucher de toutes les directions à la fois.

Nous allons d'un Bloc à l'autre, en quête d'un gîte, d'eau, et si possible de quelque chose à manger. Mais il n'y a rien pour nous. Finalement, au soir tombant, nous échouons au Block 67.

Au Block 67, nous montons dans l'obscurité un escalier tournant, et débouchons dans le grenier, sous le toit. Pas de plancher, mais une aire cimentée, dure et glaciale sur laquelle nous nous couchons, sans chaleur, sans nourriture, et sans couverture... car nous avons dû abandonner à la gare celles avec lesquelles nous avons pris le départ de Dora...

La nuit est détestable. Nous grelottons. Sans cesse, nous devons nous retourner tant le contact avec le ciment est réellement douloureux.

**Mardi 10 avril 1945.** L'aube nous trouve éveillés : une aube brumeuse et froide, un jour qui n'en finit pas de se lever.

Pas d'ablutions possibles. Tels nous avons quitté Dora, tels nous sommes, sales et barbus.

Dans la matinée, je passe du grenier du Block 67 au premier étage du Block 78. Nos camarades restent au grenier du Block 67, enfermés à clef par un SS.

Toujours rien à manger. Je chancelle, en déambulant dans le camp. Pour tromper la faim, je plonge dans un silo de rutabagas, pour tenter d'en attraper un. Ceci au risque du SS de garde, qui balance de temps à autre une

grenade à manche au-dessus de nous. Et malgré la puanteur qui s'exhale du silo, en ce mois d'avril déjà bien entamé...

Le rutabaga cru, bien lavé, calme un moment la sensation de faim. Mais il déclenche une diarrhée incoercible, sans pour autant procurer d'éléments nutritifs valables.

En fin d'après-midi, je « tombe » par le plus grand des hasards sur un camarade de Faculté, le docteur Jacques Desprez, que je reconnais.

Incrédule tout d'abord à l'énoncé de mon nom, il finit par me reconnaître et me prend à part pour me donner une tranche de pain qu'il avait en réserve : 100 grammes de pain noir, sec et aigre, quelle manne en ce jour !

Le soir, enfin, nous recevons de la soupe : soupe aux pommes de terre et à la viande, dont nous recevons chacun ½ litre. Je m'endors lourdement, nullement rassasié par cette nourriture parcimonieuse. Mais y puisant enfin des éléments permettant de survivre. De quoi demain sera-t-il fait ?... Cette question angoissante ne m'effleure même pas, tant la minute présente absorbe notre attention.

**Mercredi 11 avril 1945.** Je me retrouve au Block 90, où s'organise une manière d'infirmierie. Avec Auguste Grigis (d'Oyonnax) nous nettoyons deux chambres au rez-de-chaussée, et nous y montons des « lits ». Un Russe et un Polonais viennent se joindre à nous dans la matinée. Le docteur Chazette nous arrive en fin de matinée. Nous stockons tout ce qui paraît utilisable [...] Au cours de la journée, une patrouille de SS hongrois surgit, en uniformes kaki, et fouillent méthodiquement le Block, à la recherche d'armes hypothétiques ... Baïonnette au canon, ils exécutent l'ordre reçu, sans rire et, bien entendu, sans résultat...

A midi, pas de soupe au Block 90. Nous allons au Block 76, espérant être plus heureux. On nous y apprend qu'il n'y a pas de soupe, mais qu'il y aura du pain. Mais de pain, pas davantage quand nous nous y présentons un peu plus tard... Finalement, c'est un coup de poing en pleine figure que je reçois d'un Kapo, lequel « organise »<sup>4</sup> à son profit les quelques boules données par les SS à notre intention... Et comme le coup de poing ne lui paraît pas suffisant, c'est d'une raclée en règle que je reçois...

De retour au Block 90, je retrouve le docteur Chazette. A nous vient se joindre Jean Chauvin (de La Rochelle). Comme il fait froid et qu'il y a des poêles, nous faisons du feu. Finalement, nous recevons une tranche de pain. Et nous nous endormons pour une longue nuit, que nous passons sans faire un seul geste.

**Jeudi 12 avril 1945.** [...] Avec les moyens du bord, et le personnel médical existant, on tente d'organiser un premier tri de tous les cas médicaux qui se trouvent dans le camp. C'est ainsi que je me retrouve au premier étage du Block 90 avec le docteur Lagez, pour surveiller trois salles de malades, et prendre mon tour de consultant dans un local du rez-de-chaussée.

Nourriture normale pour un coup : soupe aux pommes de terre et à la viande, et pain. L'après-midi, à la consultation, le docteur Chazette et moi en recevons un rabiote... Mais le soir, une crise de dysenterie nous rappelle qu'on ne peut impunément passer du jeûne absolu à une abondance même relative...

Le docteur Mattez a réussi, non sans difficulté, à sortir du Block 76 où il est resté enfermé à clef jusqu'à ce soir. Il viendra nous rejoindre au Block 90 demain matin.

La nuit est mauvaise : coliques et diarrhée. Le docteur Chazette et Jean Chauvin doivent me soutenir pour aller sur le « Kubel ».

Vers midi, nous apprenons que les SS allemands nous ont quitté ; nous sommes à présent gardés uniquement par des SS hongrois... Mais ne nous y trompons pas. Ils ont pour mission de maintenir l'ordre, et n'hésiteront pas à tirer et à tuer, s'ils estiment que c'est nécessaire. [...]

#### Sources :

- Témoignage du docteur **Michel Poiteau** au camp de Gross-Rosen. Extraits. Plaquette éditée pour le « 45<sup>ème</sup> anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher ». Extraits de son carnet). AD18 – Br 4° 1464

- Témoignage du docteur Michel Poiteau sur son dernier transport et la libération du camp de Bergen-Belsen. Extraits. (AMRDC)

---

<sup>4</sup> Organiser : terme utilisé par les déportés signifiant : voler, chaparder.